

LE NUMERO
Cinq sous

Le Numéro
Cinq sous

Le Numéro
Cinq sous

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 3 FEVRIER 1912

85ème Année

CHRONIQUE PARISIENNE.

LA GREVE A L'OPERA.

Les préparatifs de la grève.

Paris, 22 janvier.
Une tentative de grève générale a eu lieu hier soir, à l'Opéra, au moment où le régisseur de la scène donnait le signal de la levée du rideau pour le premier acte de "Monna Vanna". Mais les promoteurs du mouvement n'ont pu vaincre le flottement, l'indécision dans diverses catégories du personnel, les machinistes et le petit personnel. Et ils ont dû finalement laisser jouer, avec seulement une heure de retard, l'Opéra que le public attendait non sans impatience.

Au reste, ce qui s'était passé à l'assemblée générale tenue de cinq à sept heures, à la salle Ludo, par les artistes et les employés susceptibles de faire acte de "solidarité" avec les sujets de la danselaisait prévoir cet échec d'une grève générale immédiate. La consigne donnée par les organisateurs—interdiction absolue aux journalistes "bourgeois" de se mêler aux grévistes, interdiction absolue à ces derniers de donner le moindre renseignement aux membres de la presse—n'avait pas empêché en effet que l'on sût que la discussion avait été bruyante, longue et confuse. Si les danseurs étaient au grand complet, si les machinistes et les électriciens se montraient pleins de zèle et d'entraînement, les choristes étaient au contraire fort réservés et les représentants du petit personnel presque hostiles. Quant aux musiciens, ils étaient pour la plupart absents.

Le collaborateur de la "Bataille syndicaliste", qui a été seul autorisé à assister à la réunion, le reconnaît d'ailleurs lui-même dans son compte rendu ce matin :
"A certains moments, la réunion fut confuse. Chose remarquable, et qui prouve en faveur des demoiselles du ballet, ce furent elles qui demeurèrent le plus calmes. Vers sept heures, toutefois, après un grand nombre de discours, il fallut se décider. Les machinistes et les électriciens se prononcèrent pour la grève immédiate; les musiciens de l'orchestre s'engagèrent à se réunir à l'Opéra même pour décider de la conduite à tenir. Mais un certain nombre d'assistants demandèrent la continuation des pourparlers : "I y eut même—pourquoi ne pas le dire?—un assez grand nombre de propositions pour le moins saugrenues."

C'est parce que quelques assistants reprochaient aux danseuses leur intrépidité sur la question de la réintégration de Mmes Rouvier et Ricotti que l'on se mit à raconter les "potins", les "histoires de coulisses" que rapporte la "Bataille syndicaliste".
Un machiniste dit bien avec dédain : "Tout ça, c'est des pots de femmes" mais l'assemblée se laissa impressionner par l'affirmation que "des passe-droits avaient été obtenus à coups de chèques" et malgré les observations d'un musicien, qui déclara : "Nous ne sommes pas un nombre. Nous ne pouvons pas prendre de décision", on vota à une grande majorité le principe d'une grève générale. Les machinistes étaient chargés de recueillir les adhésions des divers services et de donner le signal de la cessation du travail.

A L'OPERA.

La rentrée du personnel et la prise des services s'étaient faites normalement vers huit heures. Aussi le public, qui était particulièrement élégant et nombreux, avait-il été admis dans la salle.
Il était 8 heures 12 précises quand M. Paul Vidal, qui dirigeait l'orchestre, monta au pupitre. L'orchestre était au complet. Dans la salle, beaucoup de spectateurs déjà étaient à leur place, et suivant une coutume déplorable, mais dont il semble bien difficile de guérir les Parisiens, le nombre de ceux qui arrivaient en retard et qui s'installaient au milieu des conversations et du bruit des banquettes était plus considérable encore.

L'ouverture, qui est très courte, comme on sait, fut jouée normalement. Derrière le rideau baissé, les chœurs s'étaient fait entendre. Mais au moment où M. Paul Vidal donnait le signal du lever du rideau, celui-ci restait immobile. Le chef d'orchestre déposa son bâton sur son pupitre et attendit.

On resta ainsi, dans le plus grand silence, pendant cinq ou six minutes. Puis tout à coup le rideau eut une sorte de frémissement. Et un personnage en habit noir entra par la droite et vint se placer près de la cage du souffleur. C'était M. Stuart, le distingué régisseur de l'Opéra. Il ne devait pas tarder à se révéler un orateur remarquable en même temps qu'un "débat" de réunion publique parfaitement courtois et habile à interpréter les mouvements de son auditoire.

M. Stuart donc prit la parole. En termes habiles, mesurés, il exposa que la direction de l'Opéra se trouvait dans un cas de force majeure et qu'elle était contrainte de supprimer la représentation et de rembourser le prix des places.

—Vous avez été les témoins, a-t-il dit, de ce qui vient de se passer. A huit heures et demie tout le monde était à son poste. Rien ne permettait de prévoir le moindre incident. L'orchestre, fidèle à son devoir, était au complet. Les chœurs derrière le rideau étaient à leur place et vous avez pu les entendre. L'ouverture a été jouée. Le signal du lever du rideau a été donné. Mais le rideau est resté immobile. Les machinistes ont tenu à se solidariser, sans que rien permit de prévoir une telle intervention, avec les artistes de la danse qui ont proclamé la grève. Dans ces conditions la direction de l'Opéra se trouve contrainte de vous exprimer ses très profonds regrets. Elle n'est responsable en rien, comme vous le voyez, de cet incident qu'elle ne pouvait pas prévoir. C'est le droit—et nous sommes le droit—qui est ici victime de la force. Nous vous demandons de vouloir bien accepter en même temps que nos excuses le remboursement du prix des places.

Ces discours, qui fut très bien dit, provoqua d'abord de longs murmures. Puis quelques spectateurs se levèrent pour partir. Mais la plupart des autres se mirent à protester.
—Vous ne devez pas céder! criez-ou. Jouez devant le rideau! Organisez un concert!
M. Stuart répond de son mieux aux objections. Jouer devant le rideau, explique-t-il, n'est pas possible. L'espace lui fait défaut. Et c'est en effet tout juste s'il a lui-même la place suffisante pour se glisser entre le rideau et la rampe. Quant à lever le rideau, il n'y faut pas songer. Le point en est considérable, le mécanisme compliqué. Il faut le connaître. On risquerait de causer quelque accident. Et puis qui sait? il peut se produire un nouvel incident. Qui sait si la lumière ne va pas être coupée....

A ces mots de nouveau quelques spectateurs qui étaient au fauteuil s'éloignèrent. Mais la plupart des autres ne se laissaient pas convaincre. De toutes parts on cria : "Lève le rideau! Lève le rideau!"
M. Stuart, très obligeamment, dit :
—Eh bien, nous allons essayer! Et il disparait. Mais deux minutes plus tard, il reparait.
—Messieurs, messieurs, dit-il, nous vous demandons une demi-heure. Les délégués des différentes corporations d'artistes et

d'employés de l'Opéra vont se réunir. Et nous vous ferons connaître la décision qui sera prise.
—Alors, c'est le peuple-roi! crie un spectateur. Il était à ce moment 8 heures 45. A 9 heures 25, les sonnettes de fin d'entr'acte appellent les spectateurs à leurs places. Et sans autre communication, "Monna Vanna" était représentée avec son habituel succès devant une assistance où les incidents du début n'avaient causé que quelques vides peu apparents.
Les spectateurs ont fait une chaleureuse ovation aux principaux interprètes, et surtout à Mme Hatto et à M. Muratore.

SUR LA SCENE ET DANS LES COULISSES.

Comment le personnel, qui avait pris les services normalement vers huit heures cessa-t-il partiellement le travail?
On venait de crier : "Place au théâtre" afin de faire évacuer la scène, où dans le décor du premier acte de "Monna Vanna" s'étaient rassemblés autour de MM. Messenger et Broussan et de l'administrateur, M. Gabion un certain nombre de commanditaires et d'abonnés désireux d'être renseignés sur la situation. M. Rey, chef de chant, appuyait au moment où l'orchestre jouait la 54e mesure de la partition—sur le bouton qui donne aux machinistes le signal du lever du rideau, lorsqu'un délégué de la fédération du spectacle sort brusquement du petit foyer de réplique en agitant le bras tendu vers le centre, un mouchoir. Un cri de "Vive la grève!" éclate dans les frises. Et alors on voit les machinistes, cessant leur travail, s'accouder aux portants par groupes de trois ou quatre.

Il y a une minute de tumulte indescriptible. En même temps que les directeurs, des abonnés accourent sur la scène. M. Pellier se précipite au milieu des machinistes.
En qualité d'abonné, s'écrie-t-il, j'ai bien le droit de prendre part à la discussion, je suppose! Nous vous faisons vivre! Quand vous avez besoin de nous, vous êtes toujours là! Quand nous avons besoin de vous, vous nous abandonnez! Votre attitude est indigne de travailleurs, puisque vous empêchez une femme de travailler pour gagner sa vie!
Des choristes, habillés et prêts à entrer en scène, qui ne s'attendaient pas à un mouvement aussi imprévu des machinistes... protestent également avec véhémence.

M. Muratore, drapé dans le somptueux manteau de Prinzivoglio, prend directement à partie quelques machinistes :
—C'est moi qui ai demandé le réaménagement de Mme Rouvier... Vous êtes infâmes! Vous commettez une mauvaise action : vous, des pères de famille, des braves gens, vous vous solidarisez avec des petites femmes qui veulent empêcher une mère de gagner sa vie.... La vie privée de Rouvier ni la mienne ne regardent personne!... Nous nous sommes séparés.... C'était notre droit.... Elle veut aujourd'hui reprendre sa place.... Je l'ai recommandée, je l'ai aidée, je ne le nie pas.... Et puis après.... C'est misérable, ce que vous faites là!... Mais moi je vais user de toute mon influence pour fonder un syndicat d'artistes, d'auteurs, de chefs d'orchestre, de toute l'élite qui fait le théâtre et dont vous vivez!... Ce syndicat s'élèvera contre le vôtre!... Comment! vous voulez que ce soit nous, que le public vient voir, entendre, applaudir, qui soyons obligés de passer sous vos fourches caudines, vous qui ne seriez rien, qui n'auriez pas de pain si nous n'étions pas là!

Il est applaudi par la majorité des personnes qui se pressent sur la scène.
Les machinistes se retirent sans répondre. Ils sont préoccupés de savoir ce que font les musiciens, et d'apprendre que ceux-ci n'ont pas déserté l'orchestre, ils témoignent un vif mécontentement. "C'est une trahison" disent-ils.
Devant ces preuves évidentes de désaccord entre les divers services, les directeurs, qui avaient songé un moment à supprimer la représentation et à faire rembourser les places, résolurent de faire

appeler tout le personnel au foyer de la danse pour provoquer une explication et dissiper les malentendus. Ce meeting improvisé était extrêmement pittoresque, car aux côtés des musiciens en habit, des choristes vêtus en guerriers et brigands, se pressaient les machinistes en tenue de travail, les habilleuses en petits bonnets.
M. Messenger demanda d'abord à son personnel de répondre si oui ou non il consentait à participer à la représentation du soir.
—Le public, dit-il, n'a pas à entrer dans vos querelles. Si vous ne jouez pas, c'est une grave inconvénience que vous commettez à son égard. Je vous demande donc de continuer la représentation. Demain, nous discuterons.
—Oui! oui! nous voulons jouer, répondent de nombreuses voix.

Mais des délégués veulent s'expliquer. Et on apprend que les machinistes, qui ne devaient donner le signal de la grève qu'après avoir reçu un ordre du jour de chacun des services, n'ont pas eu la réponse des musiciens. "En jouant l'ouverture de l'opéra nous avions fait entendre d'une façon suffisamment claire notre décision", disent-ils.
Quant aux choristes, ils ont remis un ordre du jour qui réclamait un délai de vingt-quatre heures.
Ces réponses avaient déplu, paraît-il, aux machinistes, qui avaient jugé bon de marcher de l'avant.

Au milieu de toutes ces discussions, de toutes ces explications, on entendait les ouvreuses qui protestaient : "Nous ne voulons pas compromettre le pain de nos familles pour les demoiselles de la danse!"
Enfin on accepta la proposition de M. Messenger, et chacun ayant regagné son poste, la représentation put commencer et se poursuivre sans nouvel incident.

A minuit, après la représentation, les danseurs tinrent dans un foyer d'artistes une réunion à laquelle assistaient MM. Prevost et Lamarre. Ils décidèrent de faire une nouvelle démarche auprès des directeurs. Leurs délégués vinrent demander en effet quelques minutes plus tard à MM. Messenger et Broussan de promettre qu'ils ne renouvelleraient pas à la fin de l'année les engagements de Mmes Rouvier et Ricotti, ces engagements étant faits pour un an, mais renouvelables par tacite reconduction.
Les directeurs refusèrent cette proposition et ajoutèrent qu'ils étaient las de tous ces vains entretiens : "Nous vous donnons jusqu'à dix heures pour prendre une décision. Si nous ne sommes pas d'accord à ce moment-là, tous pourparlers seront dès lors inutiles."

A deux heures aura donc lieu aujourd'hui, à l'Opéra, une entrevue qui sera décisive.
Il convient de remarquer que le conflit ne subsiste plus que pour des raisons d'amour-propre, car il a été entendu entre la direction et les grévistes que Mmes Ricotti et Rouvier seraient prises en surnombre et ne pourraient par conséquent gêner en aucune façon l'avancement de leurs camarades.

DEPECHEES Télégraphiques

Le nouveau président du Honduras.

Tegucigalpa, Honduras, 2 février.—L'inauguration du général Manuel Bonilla à la présidence du Honduras a eu lieu ce matin. M. Bonilla avait été élu le 3 novembre dernier, après une révolution qui avait eu pour résultat le renversement du président Davila.

L'anarchie au Mexique.

Chihuahua, Mexique, 2 février.—Des insurgés, au nombre d'environ 200, ont attaqué ce matin à 6 heures le pénitencier de cette ville et ont été repoussés par les gardiens après deux heures de combat.
Cette attaque avait pour but de libérer le détenu Antonio Rojas, leader révolutionnaire, arrêté dans le courant de décembre pour avoir fomenté une insurrection à Dolores Minas.
Les émeutiers étaient dirigés par le capitaine Mendoza, ancien capitaine de gendarmerie, récemment congédié du service par le général Orozco.
Trois gardiens du pénitencier, un sergent et un capitaine ont été tués dans l'attaque. On ignore les pertes subies par les insurgés.

Le service des voyageurs sur la ligne du chemin de fer Mexicain Northwestern a dû être abandonné par suite de la destruction de la voie près de Casablanca.
El Paso, Texas, 2 février.—L'ordre est à peu près rétabli à Ciudad Juarez. Les mutins ont consenti à déposer leurs armes aux conditions suivantes : garantie de l'impunité; promesse que les soldats arriérés dues aux soldats rebelles leurs seraient immédiatement versés et que les hommes quittant le service seraient transportés gratuitement au lieu de leur domicile.

Chihuahua, Mex., 2 février.—Un détachement de cent hommes, de la brigade du général Pasqual Orozco, sous le commandement du capitaine Rosa, est parti dans le courant de la nuit dernière, par train spécial, pour Juarez.

Le nouveau délégué papal.

Rome, 2 février.—A l'occasion de la fête de la Purification, généralement connue comme la Chandeleur, monsignor Giovanni Bonzano s'est présenté au Vatican vendredi matin, et pour la première fois a été reçu par le Pape comme délégué apostolique aux Etats-Unis. Conformément à l'ancienne tradition, tous les supérieurs des ordres religieux et des basiliques et collèges romains ont offert au Pape des cierges fabriqués pour la circonstance.
Monsignor Bonzano pour la dernière fois a pris le cierge de la propagande de foi, alors que Mgr Thomas Kennedy, recteur du Collège Américain à Rome, représentait cette institution. Beaucoup d'Américains assistaient aux cérémonies.

Mgr Bonzano, en présentant ses respects au Pape, a dit qu'il sentait la responsabilité qu'il assumait en acceptant l'office de délégué apostolique aux Etats-Unis. Le Pape l'a félicité, et a dit qu'il le savait très capable de remplir le poste.

Ajournement de la législature.

Manille, 2 février.—Après une séance de nuit orageuse, l'Assemblée Législative a ajourné à 6 heures vendredi matin et clôturé la seconde session de la seconde législature. En raison des délégués soulevés à la Chambre par la question des privilèges, l'assemblée n'a adopté que soixante-dix projets de loi et nombre de mesures importantes sont encore en souffrance. En raison de cela, le gouverneur général Forbes a convoqué une session supplémentaire de cinq jours.

Mort d'un banquier.

Savannah, Ga., 2 février.—Le capitaine Henry Blum, président de la Banque Germania de cette ville, est mort ce matin après une longue maladie.

Grave maladie de Mgr Bartsell.

Kingston, N. Y., 2 février.—Mgr. Richard Lalor Bartsell, qui était un membre de la suite du Cardinal Farley lorsqu'il fit son voyage à Rome, est sérieusement malade d'une pneumonie au sanatorium Bénédicte d'ici.

Sous-marin anglais coulé à la suite d'une collision.

L'EQUIPAGE EST ENGLOUTI AVEC LE BATIMENT.

Portsmouth, Angleterre, 2 février.—Le sous-marin anglais "A 3" a coulé bas ce matin à la suite d'une collision avec la canonnière "Hazard" au large de l'île de Wight. Les onze hommes composant l'équipage du petit bâtiment ont péri.
La catastrophe a été annoncée à l'Amirauté par une dépêche du commandant en chef de la division navale de Portsmouth.
Le "A 3" avait quitté la rade de bonne heure ce matin pour faire des exercices de plongée et de lancement de torpilles au large. Le temps était brumeux. Le sous-marin venait de terminer une plongée et remontait à la surface sans avoir aperçu la canonnière "Hazard", devant l'épave de laquelle il vint émerger. Immédiatement le choc se produisit, déchirant une des cloisons du petit bâtiment, qui en moins de trois minutes coula à fond.

A l'heure actuelle le sous-marin repose par 20 brasses de profondeur, sur le haut fond connu sous le nom de Princess Shoal, à peu près au même endroit où le sous-marin "A 1" s'est perdu, avec tout son équipage, le 15 mars 1904.

La canonnière, Hazard et un croiseur lancèrent immédiatement

des bouées sur le lieu de la catastrophe et mirent leurs canots à la mer, dans l'espoir de recueillir quelques survivants, mais aucun marin ne remonta à la surface.
Le "A 3", comme tous les bâtiments de cette classe, était un submersible du type Holland. Il avait une jauge de 150 tonnes, une longueur de 100 pieds et une largeur de 12 pieds 3 pouces un maître ban.
Il était actionné par un moteur à gazoline pour naviguer à la surface, et par des moteurs électriques en plongée.

Les sous-marins anglais appartenant à la classe "A" semblent poursuivis par la mauvaise chance. Le 16 février 1905, le "A 5" fut détruit par une explosion en rade Queenstown, explosion qui coûta la vie à six marins, et en blessa douze autres.
Le 8 juin de la même année le "A 8" sombra au large de Plymouth, catastrophe dans laquelle périrent 14 marins. Le 16 novembre de la même année un nouvel accident causait la perte du "A 4" au large de Portsmouth. L'équipage cependant put être sauvé avec les plus grandes difficultés. Finalement le 6 avril 1910, une explosion à bord du "A 1", blessait mortellement sept marins.

C'est le Baker et il est Délicieux



Fabriqué par un procédé mécanique par fait d'amandes de cacao de premier ordre, scientifiquement mélangées, il est de la meilleure qualité, plein de force et véritablement pur et sain.

Vendu en boîtes en fer blanc d'un poids net de 1 1/2 lb., 1 1/4 lb., 1/2 lb. et 1 lb.

Brochure de Recettes de Choix Envoyée Gratuitement

WALTER BAKER & CO. Ltd.

ETABLIS EN 1780 DORCHESTER, MASS.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapareux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coin des Rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue de Canal, San District.

NEW ORLEANS

F. A. BRUNET,

IMPORTATEUR DIRECT.

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER.

313... RUE ROYALE... 313

ALLIAGES ET BAGUES DE MARIAGE ET TOUT GENRE

Le Seul Grand et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.

Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bon prix de nos marchandises. Les ordres de la campagne sont sollicités.

FEVRIER 1912

LE SOURIRE QUI NE S'EFFACE PAS



éclaire la physionomie de l'homme qui goûte une bouteille de bière de la **AMERICAN BREWING CO.** Elle dissipe la fatigue du corps et de l'esprit. Elle étanche la soif, est agréable à prendre et tonifie le système. Vous ne saurez jamais quelle délicate boisson son peut composer le houblon et le malt jusqu'à ce que vous ayez goûté la bière de la **AMERICAN BREWING CO.** Faites-le aujourd'hui.

Bonnas—Brasserie Main 120; Dépt. de Miss et Bout. Main 1448

THE AMERICAN BREWING CO.,

NOUVELLE-ORLEANS, LOUISIANE.

6 oct-6m-mar jeu dim